L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN 29 MARS 1851.

Imprimé et publié par
G. P. WEISSE.
No. 33, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législation.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 29 MARS 1851.

☞ Pour le FEUILLETON, voir la seconde page.

ISTHME DE TEHUANTEPEC.

Les dernières nouvelles reçues de l'expédition qui exploite l'Isthme de Tehuantepec sont des plus encourageantes. Les travaux de reconnaissance se poursuivent avec une grande activité et ont déjà donné des résultats dont le major Barnard paraît extrêmement satisfait. L'isthme a été exploré dans tous les sens, et les ingénieurs au lieu de se borner à un seul tracé ont voulu voir par eux-mêmes toutes les routes pour en observer les difficultés et les avantages. Il n'est pas probable que ces travaux préliminaires soient terminés avant quatre mois, car aux dernières dates les ingénieurs n'étaient encore, malgré toute leur diligence, qu'à Boca del Monte, situé à vingt milles dans l'intérieur.

La grande difficulté, elle dont on s'était toujours préoccupé, a été résolue par le major Barnard. Il s'agissait de trouver dans les hautes montagnes qui traversent l'isthme une passe pour le railway. Le chef de l'expédition a fait cette importante découverte; la passe de Masahua offre toutes les facilités désirables et permettra à la voie ferrée de plonger à la base des montagnes pour regagner sans entraves le plateau opposé qui conduit à l'Océan Pacifique. Le major Barnard aidé de M. Williams explore en ce moment le terrain qui s'étend de la passe que nous venons de nommer aux lacs qui se jettent dans le Pacifique, tandis que M. Avery fait toutes les reconnaissances nécessaires entre Minantlan et Boca del Monte. Cette partie de la route doit être explorée minutieusement, car c'est là que les premiers travaux auront à s'exécuter, les rails devant être d'abord posés du côté de l'Atlantique. On acquiert une conviction depuis que les reconnaissances sont commencées, c'est que le railway sera plus long qu'on ne le pensait. Mais qu'importent quelques milles de plus ou de moins! Le point difficile était de trouver une passe dans les montagnes, et la passe est trouvée. Donc le problème est résolu, et le reste est une affaire d'argent et d'énergie. Espérons que la Compagnie aura l'un et l'autre.

Les ingénieurs chargés des reconnaissances hydrographiques se disposaient le 13 du mois dernier à partir de Boca del Monte pour le Pacifique. Il paraît que M. Trastour et M. Morc sont en désaccord sur le port qui offrirait plus d'avantages naturels comme point de débarquement et d'embarquement. M. Trastour n'est prononce pour la baie de Ventosa située à douze milles au sud-est de la ville de Tehuantepec, et dont la configuration permettra, assure-t-il, aux navires d'entrer et de sortir par tous les vents. Aussi le major Barnard a-t-il décidé que les travaux auraient lieu dans la baie de Ventosa pour s'étendre ensuite au reste de la côte.

L'expédition se compose de cinquante-trois employés, mais M. Barnard trouve ce personnel trop nombreux et il se propose de renvoyer à la Nouvelle-Orléans ceux qui lui sont le moins utiles. Pas un membre de l'expédition n'est malade. Il n'y a que le major Barnard qui s'est blessé au bras en nettoyant un de ses pistolets qui était chargé. Le balle a pénétré dans les chairs de l'avant bras et n'a fait aucune lésion grave.

Les ingénieurs tirent leurs provisions, et les autres objets dont ils ont besoin, de quatre magasins ou dépôts établis dès le principe à Minantlan.

Les terres qui environnent le Boca del Monte, chemin de fer sont d'une extrême fertilité et propres à la culture du café et du sucre. Les canneaux qui y poussent sont d'une grosseur enorme. Il y a là de quoi établir de magnifiques plantations sucrières. D'une autre part, la côte du Pacifique à l'endroit où aboutit la voie ferrée est célèbre depuis longtemps par les perles qu'on y pêche et par l'admirable corail dont les rochers sont formés. Voilà sans aucun plus bon une double source de richesses dont le génie entreprenant des Américains saura tirer profit.

LA NOUVELLE DOUANE.

Nous publions ci-dessous une lettre de M. Rogers, l'un des plus habiles architectes des Etats-Unis, concernant les modifications que M. Dakin a proposé d'introduire dans le plan primitif de la Nouvelle Douane dressé par M. Wood. M. Rogers approuve ces modifications et fait ressortir les graves erreurs commises par ce dernier architecte. Les vues de M. Dakin sont contenues dans une brochure qu'il a publiée récemment et dans laquelle il insiste principalement sur la nécessité d'établir une cour intérieure afin de donner aux pièces nombreuses qui ne s'ouvrent pas sur la rue l'air et la lumière dont elles seraient autrement privées. M. Dakin recommande aussi, nous le savons, de placer la façade principale de la Douane dans la rue du Canal, mais ce détail est tout à fait secondaire; l'essentiel, c'est que le bâtiment ne renferme pas de vices qui le rendent plus tard inutile ou qui nuisent à sa destination.

Malheureusement, il existe dans la loi d'allocation qui approprie $200,000 à la Nouvelle Douane un *proviso* qui interdit formellement de rien changer aux principales dispositions du plan primitif. Un bon nombre semble avoir cité cette interdiction; nos sénateurs, agissant en vue des intérêts de la Première Municipalité qui a concédé le terrain, n'ont pas voulu sans doute que la façade principale qui, d'après le plan de M. Wood, devait être placée rue de la Levée, fut transportée rue du Canal. Mais on pouvait présenter un proviso spécial à cet égard, et ne pas interdire toute modification essentielle du plan. Cette défense est d'autant plus imprudente qu'il n'y a peut-être pas de plan qui n'ait été revu et corrigé après l'exécution des premiers travaux. Il existe toujours dans l'œuvre spéculative de l'architecte des défauts dont il s'aperçoit lui-même lorsqu'il passe de la théorie à l'application, des fautes d'agencement qui échappent à l'observation la plus subtile, et qui frappent lorsqu'elles sont traduites en pierres ou en briques. Un plan sur papier laisse toujours beaucoup à désirer, et c'est commettre une erreur grave que d'en empêcher la révision. Qu'en résultera-t-il pour notre Douane? C'est qu'au lieu d'avoir un édifice qui réponde à sa destination, nous aurons un bâtiment de vastes proportions dont quelques pièces seulement pourront être occupées par les bureaux publics, les autres devenant parfaitement inutiles par suite du défaut d'air et de lumière et manquant aux conditions hygiéniques les plus ordinaires.

Quoiqu'il en soit, nous croyons devoir reproduire la lettre de M. Rogers. La voici:

CINCINNATI, 25 janvier 1851.

Aux Commissaires chargés de diriger la construction d'une nouvelle Douane à la Nouvelle-Orléans.

MESSIEURS—Ayant été requis de donner mon opinion sur le plan et les améliorations proposées par M. Dakin, architecte, et ayant examiné le plan primitif présenté dans la brochure qui a rapport auxdites améliorations, je dois dire que j'approuve la plupart des vues qui y sont exprimées. Les dispositions que M. Dakin a engagé à prendre pour la salle principale sont certainement supérieures à celles indiquées dans le plan primitif; et la grande cour au centre est, à mon avis, d'une nécessité absolue pour un si vaste bâtiment qui a besoin d'air et de lumière. Je suis seulement surpris que l'on ait pu songer à construire, de la manière qu'avait d'abord été indiquée, un édifice aussi grand que le sera la Douane de la Nile-Orléans, divisé en un nombre considérable de pièces, dont plusieurs ne donnent pas sur la rue, mais dépendent pour l'air et la lumière d'autres appartements qui ne sont eux-mêmes qu'imparfaitement éclairés et aérés; et l'on m'assure que ce plan a été proposé par un architecte de profession.

Architecte moi-même, j'éprouve du regret et une véritable humiliation de ce qu'un confrère ait pu commettre l'erreur étrange qui ressort manifestement de le plan de son plan. On serait un triste éloge à faire aux architectes de notre pays que de dire qu'il est impossible d'obtenir pour les bâtiments publics une meilleure adaptation que celle donnée à la Douane de la Nile-Orléans. La grande salle d'affaires dont M. Dakin a donné l'idée peut devenir la plus belle partie du monument et joindre l'utilité et le confort à la magnificence extérieure.

Un double escalier doit séparer un portrait de cette salle afin de laisser les deux bureaux, le plus fréquemment exposés à l'éducation, serait connu du public. Je crois que cette disposition fait partie du plan de M. Dakin.

Quant à l'idée de M. Dakin [illegible] de caveaux sous le bâtiment, [illegible] est la plus souvent indispensable; mais à la Nouvelle-Orléans, il n'y a qu'un moyen d'arriver au résultat; c'est de construire une contre-voûte sur la quelle reposent tous les murs et toutes les cloisons intérieures. Cela ajouterait à la solidité de l'édifice et l'empêcherait de tasser. Dans l'état actuel des fondations, reposant sur le sol mobile de la Nile-Orléans, je ne suis pas bien sûr qu'elles fussent assez fortes pour soutenir le poids de ces murs massifs.

Il y a plusieurs autres choses que j'aurais peut-être pu suggérer si j'avais eu le temps d'examiner plus complètement les plans. Il me semble que plus on les examine plus on sent la nécessité de les modifier de fond en comble afin de rendre le bâtiment propre à son fin.

J'ai l'honneur, &c.

JOSIAH ROGERS.

PRÉSENTATION D'UN SERVICE EN ARGENT AU COMMANDANT PORTER.—Un magnifique service en argent a été présenté jeudi soir au lieutenant Porter, de la marine des Etats-Unis, commandant le steamer *Georgia*. La présentation a eu lieu à l'hôtel St-Louis et a été faite au nom de Henry Clay, de M. Clemens, sénateur de l'Alabama, de M. Downs, sénateur de la Louisiane, de M. La Sère, représentant du même Etat, etc., lesquels sont arrivés de New York à la Nouvelle-Orléans à bord du *Georgia* et ont voulu par ce témoignage reconnaître les soins et les attentions dont ils avaient été l'objet de la part du capitaine, pendant la traversée.

Le service a été présenté par M. Clemens qui a profité de l'occasion pour adresser à M. Porter quelques paroles senties et le féliciter de l'habileté dont il avait fait preuve comme marin pendant le voyage et de son exquise urbanité comme homme du monde.

M. Porter a été fort heureux dans sa réponse. Il a remercié, comme marin, les honorables sénateurs et représentants de la conduite qu'ils avaient tenue au Congrès en favorisant par leurs votes l'extension de la marine à vapeur, et leur a exprimé sa reconnaissance personnelle de la marque d'estime dont ils voulaient bien l'honorer.

La principale pièce du service porte l'inscription suivante que nous traduisons de l'anglais:

"Offert au capitaine D. D. Porter, commandant le vapeur de la malle des Etats-Unis *Georgia*, par H Clay, J W Jones, de l'Iowa, S W Downs, J E Holmes, F P Stanton, J Clemens, A G Penn et V E Howard, passagers lors du dernier voyage de New York à la Havane et à la Nouvelle-Orléans, 22 mars 1851."

CREVASSES.

Hier matin, de bonne heure, une crevasse s'est déclarée à l'extrémité de l'habitation Lacoste, à quatre milles en dessous de la ville rive droite. Une partie de l'habitation [illegible] que les terres voisines. L'eau [illegible] un endroit même où la levée [illegible] il y a deux ans.

[illegible] considérable a eu lieu ces [illegible] de l'habitation McDowell, [illegible] environ de Donaldsonville, mais [illegible] progresse. L'eau se précipitant par [illegible] brèche a inondé en fort peu de temps [illegible] habitations voisines. Celles de la Rivière Neuve sont entièrement submergées.

OUVERTURE DE L'HOTEL WASHINGTON.

L'Hôtel Washington, restauré de fond en comble par les soins de M. Bertrand Combe a été ouvert au public avant-hier jeudi, et a été inauguré par un magnifique repas auquel assistaient le gouverneur Walker, M. Downs, un de nos sénateurs au Congrès, MM. Emile La Sère et A. G. Penn, nos représentants, ainsi que M. Clemens, sénateur de l'Alabama, et M. Jones, de l'Iowa.

Les invités partis de la ville à quatre heures par un convoi du chemin de fer du lac ont été introduits vers cinq heures dans l'immense galerie supérieure transformée en salle à manger. M. Peter Conroy, Jr., président de la Compagnie de Pontchartrain, présidait au haut bout de la table, ayant M. Combe à sa droite et le gouverneur Walker à sa gauche.

Les vins de Bordeaux, de Madère et de Champagne, étaient parfaits et leur ordre de service, digne de leur réputation. Le service, fait par des garçons en habit noir, avait d'abord été indiqué, un édifice aussi grand que le sera la Douane de la Nile-Orléans, divisé en un nombre considérable de pièces, dont plusieurs ne donnent pas sur la rue, mais dépendent pour l'air et la lumière d'autres appartements qui ne sont eux-mêmes qu'imparfaitement éclairés et aérés; et l'on m'assure que ce plan a été proposé par un architecte de profession.

Architecte moi-même, j'éprouve du regret et une véritable humiliation de ce qu'un confrère ait pu commettre l'erreur étrange qui ressort manifestement de le plan de son plan. On serait un triste éloge à faire aux architectes de notre pays que de dire qu'il est impossible d'obtenir pour les bâtiments publics une meilleure adaptation que celle donnée à la Douane de la Nile-Orléans. La grande salle d'affaires dont M. Dakin a donné l'idée peut devenir la plus belle partie du monument et joindre l'utilité et le confort à la magnificence extérieure.

Un double escalier doit séparer un portrait de cette salle afin de laisser les deux bureaux, le plus fréquemment exposés à l'éducation, serait connu du public. Je crois que cette disposition fait partie du plan de M. Dakin.

Quant à l'idée de M. Dakin [illegible] de caveaux sous le bâtiment, [illegible] est la plus souvent indispensable; mais à la Nouvelle-Orléans, il n'y a qu'un moyen d'arriver au résultat; c'est de construire une contre-voûte sur le

THÉATRE D'ORLÉANS.

Bénéfice d'adieu de M. Montassier.

Nous demandions depuis quelques temps comment il se faisait que la direction du Théâtre d'Orléans ne montât pas le dernier chef-d'œuvre du poète dramatique le plus populaire et le plus fécond de notre siècle; la question se trouve aujourd'hui résolue par M. Montassier qui annonce pour son bénéfice d'adieu, devant avoir lieu demain soir, dimanche 30 mars, LE COMTE HERMANN, D'ALEX. DUMAS.

Les personnes qui s'occupent de littérature ont entendu d'ici le retentissement de l'immense succès de ce drame. La France intière l'a accueilli avec enthousiasme, et les brillantes étoilles littéraires d'*Anthony* et d'*Angèle* ont pâli devant l'astre poétique que nous saluerons à notre tour demain.

Avant le *Comte Hermann*, Dumas semblait avoir pris pour devise de ses drames une mouvementée de l'école romantique "Fatalité"; aujourd'hui il approfondi les dessins de la providence et il a adopté un principe selon Dieu: "Espérance"! Le matérialiste s'est spiritualisé.

Mais laissons parler Dumas lui-même, il expliquera mieux que nous les influences qui le dominaient dans ses divers ouvrages. Voici ce que le grand romancier écrivait, à propos du *Comte Hermann*, la veille de la première représentation à Paris:

PREFACE.

Cette préface, contre toutes les habitudes reçues, est faite la veille de la représentation de la pièce, au lieu d'être faite le lendemain.

L'auteur du *Comte Hermann* est un de ceux qui ont tout essayé au théâtre. Quarante drames joués en vingt ans, lui ont permis,—il le croit du moins,—de sonder cet abîme dont si peu ont touché le fond, et que l'on appelle le caprice du public. Il sait que ce caprice n'est point un effet du hasard; il sait que cette foule, comme les moissons, comme les forêts, comme les flots, comme tout ce qui se courbe sous le souffle invisible, et que l'on appelle le vent; pour les moissons, pour les forêts, pour les flots, cette chose invisible, c'est l'haleine du vent; pour la foule, cette chose invisible, c'est le souffle de Dieu.

Il y a des époques où un peuple est calme comme un lac—il y a des époques où un peuple est tempétueux comme un océan.—La veille, on parlait à ce peuple sérieusement et il vous répondait: "Non, je veux rire!" Le lendemain, on parlait à ce peuple sérieusement et il vous répondait: "Non, je veux pleurer!" Le lendemain, on parlait à ce peuple sérieusement et il vous répondait: "Non, elle aura un accent pour le calme, un accent pour la tempête.

Voilà pourquoi l'auteur de *Comte Hermann*, quand on lui a dit: Faites nous, en 1849, un drame comme vous en faisiez en 1839, un drame simple, intime et passionné, comme *Angèle* et *Antony*, a répondu:

—Oui, je vous ferai un drame simple, intime et passionné, comme *Antony* et comme *Angèle*; seulement les passions ne seront plus les mêmes,—parce que l'époque où nous vivons est différente,—parce que l'âge qui j'écrits est différent,—parce que j'ai passé à travers ce qu'il faut traverser, pour savoir, parce que j'en ai mesuré le vide,—parce que j'ai sondé la folie,—parce qu'à cette heure enfin—je revois la vie de l'autre côté de l'horizon.

Il y a des temps où la société, pleine d'agitation et de doute, devine qu'elle va au gouffre, sent qu'on la pousse à l'abîme. Alors, comme un bâtiment qui sombre, elle fait un dernier effort pour se sauver. Les uns descendent vers la bête,—les autres essayent de remonter à Dieu.—Ceux-ci se gorgent d'eau de vie, de rhum, de gin, et font de l'heure suprême une orgie; ceux-là s'agenouillent, espèrent et prient; puis, au milieu de ces grandes divisions que le peuple opère dans l'espèce humaine, il y a quelques esprits étrangers qui rêvent l'impossible,—une apparition,—un miracle,—une alliance avec l'inconnu!

Ainsi, c'était un temps pareil à celui-là que le temps où apparaissait Cagliostro et Mesmer,—où sentant trembler sous soi le vaisseau de l'Etat;—On sentait qu'on courait fatal poussant le vieux monde à sa perdition,—on voyait debout et sombre à l'horizon le rocher contre lequel il allait se briser.—Et les uns chantaient comme Horat, Parny et Demoustier, les autres priaient comme Chateaubriand,—et quelques uns, enfin, désireux de l'impossible, espéraient à la vie matérielle, comme Cagliostro,—à la vie morale, comme Mesmer.—On sentait trembler sous soi le vaisseau de l'Etat;—On sentait qu'on courait fatal poussant le vieux monde à sa perdition,—on voyait debout et sombre à l'horizon le rocher contre lequel il allait se briser.—Et les uns chantaient comme Horat, Parny et Demoustier, les autres priaient comme Chateaubriand,—et quelques uns, enfin, désireux de l'impossible, espéraient à la vie matérielle, comme Cagliostro,—à la vie morale, comme Mesmer.

Comme 1780 allait à 1790,—1830 allait à 1848.

C'est à dire au but proposé par le Regnard tout grand peuple,—à l'ironie,—à la liberté,—à la clémence.

Nous sommes arrivés à ce temps, ou du moins c'est là que tout ceux qui prenant le relais pour le temps du chemin, croient y être arrivé. Il avait donc raison de dire, à son point de vue du moins, qu'il ferait un drame simple, intime et passionné, comme *Antony* et comme *Angèle*, mais moins mouvementé par d'autres passions.

Et le dénouement?

Ce dénouement—c'est le rôle du matérialisme et d'Alvimar s'enivre, chante et meurt.

En effet, *Antony*,—c'est le rêve du fou—Antony rêve, croit à l'impossible et meurt.

Tous deux meurent maudits,—tous deux meurent damnés.

Dans le *Comte Hermann*, au contraire, au lieu de l'idéal physique, au lieu de la brutalité matérielle, la chasteté d'une femme et le dévouement d'un homme sont appelés à produire ces effets d'émotions et de larmes que quinze ans auparavant l'auteur a demandés à d'autres passions. L'effet en sera-t-il aussi puissant? Il l'espère.

Antony et d'Alvimar, ayons nous dit, meurent maudits et damnés.

Vous verrez ce soir comment meurt le Comte Hermann.

M. Montassier a voulu consacrer sa représentation d'adieu en laissant derrière lui des regrets et de beaux souvenirs; les artistes du Théâtre sont venus le seconder dans son ambition. Un intermède musical, dans lequel M. JAHN, notre excellent chef d'orchestre, et M. SCOTT, notre ténor léger, se feront entendre, reposera doucement des émotions du drame. Un pas Hongrois, dansé par Mlle Baron suivra l'intermède musical, et enfin la représentation sera terminée par le vaudeville désopillant ayant pour titre: MATHIEU AMÉRÉ PAR MÉNÉMANT.

Il est impossible de composer un spectacle plus attrayant, et tout porte à croire que la salle sera pleine. Ajoutons encore que le bénéficiaire a des titres incontestables aux sympathies du public. Personne n'oubliera le talent réel dont M. Montassier a fait preuve dans les grands rôles qu'il a créés à la Nouvelle-Orléans, et au jour de sa retraite du Théâtre tous les habitués viendront par leur présence le récompenser de ses travaux.

P. S.—Aux *Huguenots* qui devaient être joués ce soir a été substitué, pour cause d'indisposition d'un des principaux artistes, *Ne touchez pas à la Reine*, charmant opéra comique qui sera précédé d'un vaudeville.

EMIGRATION ALLEMANDE.—On sait que, dans la triste situation où se trouve leur patrie, les Allemands ont plus que tout autre peuple peut-être, une tendance à chercher calme le Nouveau-Monde le bien-être et la liberté qui leur font défaut en Europe. Le nombre de ceux qui ont émigré pour l'Amérique s'est élevé en 1850 à 80,000, dont 39,038 sont partis par Brême sur 230 bâtiments, et 7,062 par Hambourg sur 60 bâtiments.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

Londres, 13 février 1851.

Pendant que les travaux du palais de l'exposition s'achèvent, il est des gens qui se demandent encore à quoi pourra servir cette immense démonstration. En vérité, n'est-ce pas comme si l'on demandait à quoi ont servi les livres, à quoi les steamers, à quoi les rail-ways? L'exposition, c'est la mise en commun des merveilles du travail, comme les livres sont la diffusion des pensées, comme les steamers et les railways sont la mise en contact des hommes qu'ont animés ces pensées, qui ont créé ces merveilles. Quoi! trouver réunis sous ses yeux, sur la plus vaste échelle, tous les produits de l'intelligence appliquée à la matière, embrasser d'un coup d'œil le *capital accumulé* de toutes les générations qui nous ont précédés et que nous résumons; contempler les résultats de la puissance de l'homme sur la nature inerte, n'est-ce donc rien pour le penseur, rien pour celui qui se rappelle la parole: "Peuple la terre et le remplis!"

"Mais en dehors de ces pensées générales, n'est-il pas évident que cette exposition, où tout sera comparé, donnera aux industriels des idées nouvelles, pratiques, sur les besoins, les habitudes, le goût des nations diverses, et par là aidera au progrès, en modifiant les idées trop souvent routinières et préconçues des producteurs!

Les travaux préparatoires se poursuivent avec une vive ardeur. C'est comme par enchantement que cette étonnante construction se relève de terre. On place les planchers, on [illegible] [illegible] [illegible]